

La chose aux yeux blancs

Le ciel ressemble à une chose morte.

Blafard. D'un vert un peu glauque, aussi. Mais c'est juste à cause du brouillard et de la lune qui cache son énorme tête derrière un nuage violacé. Les branches des arbustes sont comme des doigts qui plongent dans ses cheveux pour la retenir. Elle écarte une de ces mains glaciales, qui retombe sur son épaule, glisse le long de son manteau… et se referme soudain autour de son bras. *Mais qu'est-ce que… !*

Elle se retourne avec effroi. Pas de panique, pas de panique, ce n'est que son frère André. Il insiste pour récupérer la torche. Tout ça parce qu'elle la garderait braquée sur ses pieds…

Le sol est encore humide de l'averse de l'après-midi. Une bogue, toute bête, toute vide, s'est accrochée à sa semelle. Elle secoue la jambe pour se débarrasser de cette saleté mais, emportée par son élan, elle se sent perdre l'équilibre et… *vlan*, elle s'écroule sur André.

– Mais fais attention ! peste-t-il aussitôt. Pas la peine de me coller comme ça.

Ils sont dans le jardin, en pleine mission d'exploration. Il est tard et ils ne devraient pas être là. Un bruissement se fait entendre dans leur dos. Sûrement un caillou qui a roulé au milieu des feuilles.

Alors qu'ils reprennent leur marche, André se retourne.

De petits pas précipités ont déchiré le silence, elle les a entendus aussi. Ils scrutent les arbres plongés dans les ténèbres, si épaisses que la lumière de la torche parvient à peine à les percer. Au ras du sol, une ombre slalome entre les troncs des marronniers, le bruit se rapproche…

Et puis soudain, une voix suraiguë couine :

– Vous l'avez vue ?

C'est Yves, leur petit frère, il les a suivis !

Tandis qu'André lui fait signe de se taire, elle gronde en serrant les dents :

– Retourne à la maison immédiatement !

– C'est moi qui l'ai vu le premier, je veux le chercher avec vous !

Pff. Déjà qu'elle n'avait aucune envie de se lancer sur les traces de cette… Comment l'a-t-il appelée, déjà ?

– Arrête de crier, petite punaise ! gronde-t-elle en l'attrapant par le bras. Papa n'est pas encore sourd.

– Pas la peine de l'appeler comme ça.

Il fallait bien qu'André s'en mêle…

– Ben quoi, c'est vrai ! Il se faufile partout et…

– René !

René. C'est son prénom. René Sélavy. Elle lève les yeux au ciel, comme à peu près tous les jours depuis sa naissance. La première fois, selon la légende familiale, elle était au fond de son berceau : ils étaient à la maternité de Livourne, en Italie, et leur père racontait à leur mère que l'employé de la mairie s'était trompé en écrivant son prénom. Car oui, elle s'appelle très officiellement *René*, et pas *Renée*. Oh, ça ne la dérange pas d'avoir un prénom de garçon, mais elle a quand même le droit de lever les yeux au ciel quand l'envie lui prend. Supporter les erreurs des autres, c'est son destin, visiblement…

– On cherche vraiment cette *chose aux yeux blancs* ? bougonne-t-elle tandis qu'André farfouille dans son sac à dos. Yves a dû voir un chien errant, je parie que tu penses pareil. Et la lumière, c'était celle de… des phares d'une voiture, tiens. Si on commence à prendre au sérieux toutes les bêtises qu'il raconte, on n'est pas sortis…

Le docteur Delune serait du même avis. « Il faut faire la différence entre ce que nous dit notre imagination et ce que nous dit la réalité », avait-elle expliqué un jour.

La remarque ne valait pas pour Yves, mais pour René. Peu importe. Et puis maintenant, c'est différent. Elle a arrêté de penser à *lui*. Et c'est très bien comme ça. C'est bien mieux, même.

Il doit être 22 heures passées. André s'assure que les

fenêtres de leur mère sont encore allumées. Un petit point jaune perce la nuit, c'est qu'elle n'est pas encore couchée. Du côté de leur père, rien.

– Quand ils s'apercevront qu'on n'est plus là…, marmonne René.

– J'ai dit à maman qu'on passerait la soirée chez papa. Et vice versa.

Il a l'air sûr de lui mais… Malgré tous ses plans géniaux, ce qui inquiète René, c'est le bruit. Enfin, *l'absence de bruit*, plutôt. Au fond, la maison n'est pas si grande. Surtout maintenant…

– Tout ce silence, ça va leur paraître bizarre.

– Plus rien ne leur paraît bizarre.

André est encore accroupi, la torche entre les dents.

– Et si maman cherche Yves ? lui fait remarquer René.

Son frère hausse les épaules. Sort une boîte en fer de son sac. Et braque à nouveau la torche en direction des arbres.

Il a peut-être raison. Pour leurs parents, un boucan de tous les diables ou un silence de mort, c'est du pareil au même. Seulement, voilà : leur mère n'ira jamais se coucher sans Yves.

– On aurait dû le forcer à retourner à la maison.

René se fiche que son petit frère serre son bras plus fort.

– Elle va le chercher, insiste-t-elle. On est fichus.

– Elle ne le cherchera pas. Elle ne préviendrait jamais papa.

Ça, c'est vrai. Et pas uniquement parce que leur mère, Ursula, ne parle plus. Yves dort encore avec elle, André et René sont les seuls à le savoir. Mais, s'il l'apprenait, leur père ne se mettrait pas en colère. Il ne se met *jamais* en colère.

Alors chaque nuit, leur mère s'agrippe à Yves pour trouver le sommeil. Les larmes aux yeux, sans doute, et *rhaaaa*…

Le rayon de la torche vient d'aveugler René.

– Tiens, dit ce crétin d'André en lui mettant la boîte entre les mains. Occupe-toi de jeter le reste.

– Moi aussi, je veux faire ! pleurniche Yves.

– Tu veux que le monstre t'arrache la main d'un grand coup de crocs ? demande-t-elle.

Ce qu'elle peut être teigneuse. Elle en est bien consciente. Selon le docteur Delune, c'est normal dans sa situation. Une « altération négative de la pensée et des émotions », ça s'appelle. Façon savante de dire qu'elle vit avec une boule de rage mal contenue et d'indifférence totale…

N'empêche qu'elle sait reconnaître une histoire improbable quand on lui en raconte une. Elle sait aussi quand Yves commence à se laisser emporter dans ses rêves un peu fous. André, par contre… Il tient à protéger le monde entier et à donner l'exemple parce qu'il est l'aîné des garçons qui restent. Oui, « l'aîné des garçons qui restent », ce sont ses mots. René s'était mise en rogne quand il avait sorti cette bêtise (« C'est moi, l'aînée ! »).